

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 11.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 11 MARS 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

L'UNION COMMERCIALE AVEC LES ÉTATS-UNIS

UNE LETTRE IMPORTANTE

Le *Herald* de Montréal a publié, il y a quelques jours, une lettre importante sur ce sujet.

Cette lettre est signée par M. Wharton Barker, riche banquier de Philadelphie, et l'un des principaux officiers de la ligue internationale des États-Unis. Mais ce qui lui donne surtout de l'importance, c'est qu'elle est, dit-on, approuvée par les principaux hommes d'État américains, et que les deux partis aux États-Unis sont prêts à faire triompher l'idée qu'elle renferme. Cette idée, c'est l'union commerciale entre le Canada et les États-Unis. Ce n'est pas simplement la réciprocité, c'est l'échange complet entre les deux pays de tous les produits naturels et manufacturés—c'est l'ouverture du marché américain, de ce marché que toutes les nations recherchent et dont nous ne pouvons nous passer—ce sont enfin presque tous les avantages matériels que nous donnerait l'annexion aux États-Unis, sans les inconvénients qu'elle renferme au point de vue politique.

Mais comment se fait-il, va-t-on dire, que les Américains nous offrent aujourd'hui ce qu'ils nous ont toujours refusé? Que nous demandent-ils en retour? Faut-il que nous nous annexions ou que du moins nous nous déclarions indépendants? Non, ils exigent—et c'est bien naturel—que nous prenions leur tarif contre les autres nations.

L'Angleterre va-t-elle consentir à nous laisser taxer ses produits, pendant que nous admettrons en franchise ceux des États-Unis? "Pourquoi pas, nous dit M. Barker, ne vous a-t-elle pas permis de faire un traité de réciprocité avec nous, et ne vient-elle pas de nous laisser adopter un tarif qui était peu de nature à lui plaire?"

Comme on le voit, la question est nettement posée, et si M. Barker est vraiment l'interprète ou l'écho de l'opinion des chefs des deux partis aux États-Unis, et surtout du gouvernement américain, on peut s'attendre à une agitation considérable dans notre monde politique. Il ne manque pas de gens—protectionnistes ou libre-échangistes—qui sont convaincus que le Canada ne peut prospérer sans avoir le marché américain, ils vont sans doute profiter des circonstances pour faire adopter leur manière de voir.

Nous avons souvent dit que la protection était une étape nécessaire dans notre marche vers la prospérité matérielle, et qu'elle aurait pour effet de nous faire arriver plus promptement à un ordre de choses plus parfait. Nous n'hésitons pas à dire que l'union commerciale avec les États-Unis est la prochaine question et que, à l'instar de la protection, elle fera arriver ceux qui s'en empareront. Il n'en manque pas qui croient que les conservateurs couperont encore l'herbe sous le pied des libéraux. "Voyez-vous, disait, il y a quelques jours, un homme intelligent, ce point brillant qui paraît à l'horizon, c'est l'astre destiné à remplacer l'étoile de la protection."

L.-O. DAVID.

LA LANGUE FRANÇAISE EN CANADA

La campagne entreprise par M. Tardivel a produit certain résultat regrettable. Elle a attiré l'attention de nos concitoyens d'origine étrangère qui, dans leur ignorance de ce qui nous concerne, sont portés à se figurer que les Canadiens-français parlent et écrivent un jargon au lieu du français véritable. Ils ont vu dans les dénonciations virulentes et exagérées de M. Tardivel la preuve que leurs soupçons étaient fondés, et quelques journaux anglais se sont empressés de reproduire ses écrits. M. Tardivel, qui n'y a vu que du feu, a puisé une nouvelle émulation dans ces citations, bien loin d'y reconnaître le signe d'un mépris réel; et il s'est lancé de plus belle. Il a même cité dans le *Canadien* ces journaux qu'il a contribué à mettre sous une impression fautive.

Il serait bon de faire justice une fois pour toutes de ces préjugés qui sont si répandus parmi nos amis anglais. De fait, nos voisins ignorent que la langue française est mieux conservée parmi le peuple dans le Bas-Canada qu'en France même. La classe instruite seule est inférieure sous ce rapport à la classe instruite en France. Quant à notre littérature, elle est au niveau voulu, si l'on fait abstraction des quelques anglicismes employés par les journalistes.

Comme notre propre témoignage à cet égard pourrait être suspecté, nous allons rapporter quelques appréciations extraites d'ouvrages sur notre pays publiés à différentes époques par des écrivains ou voyageurs français. Ces citations feront voir qu'en France l'on entretient sur notre compte une opinion toute différente de celle que M. Tardivel voudrait répandre.

M. de Lamothe, journaliste français éminent, qui a fait un assez long séjour parmi nous et qui a vécu de notre vie, écrit ce

qui suit à propos de la langue écrite et parlée en Canada :

Dans les parures, c'est la mode anglaise qui domine; mais à portée de voix on entend bientôt le doux parler de France, qu'un accent tout particulier souligne sans le défigurer. On prétend que cet accent vient de la Normandie, patrie de la grande majorité des premiers colons du Canada. Récemment un Canadien voyageant en France écrivait que c'était à Chartres qu'il en avait trouvé la plus exacte reproduction. Quoiqu'il en soit, ce qui paraît surtout bizarre au Français arrivant d'Europe, c'est l'uniformité même de ce mode de prononciation, aussi bien chez les classes instruites que chez les cultivateurs et les ouvriers... On comprend qu'un isolement de cent ans ait produit l'effet contraire au Canada, en y conservant dans leur intégrité le langage et les expressions en usage dans la première moitié du dix-huitième siècle.

Toutefois, ce serait une erreur et une injustice de dire, comme l'ont fait certains voyageurs, qu'au Canada règne le *patois* normand. Tous les mots, ou peu s'en faut, dont se sert "l'habitant" canadien se trouvent dans nos dictionnaires. Son langage est certainement plus correct que celui qu'on parle encore aujourd'hui dans les classes rurales des provinces d'où sont venus ses ancêtres.

Tout dernièrement on a pu affirmer avec preuves à l'appui que, loin de se corrompre, le français parlé au Canada tendait chaque jour davantage, grâce à la diffusion de l'instruction primaire, à s'épurer et à se dégager de tout alliage illicite.

..... productions chaque jour plus nombreuses et plus soignées, qui assurent déjà une place fort honorable à la Nouvelle-France dans le mouvement intellectuel de notre race. Si la nécessité et l'habitude de parler et d'écrire tantôt dans une langue tantôt dans l'autre, exercent parfois une influence fâcheuse sur la netteté des expressions et du style des prosateurs, on trouve en revanche dans les productions en vers une réelle pureté de diction et de rythme, un sentiment très vrai de la poésie française.

Nous signalons ce passage à nos confrères anglais qui ont reproduit les mercuriales de M. Tardivel.

Dans le volume de M. Christophe Allard sur l'Amérique, on trouve la phrase suivante relative au même sujet :

Toutes les campagnes environnantes (de Montréal) parlent encore ce bon vieux français aux tournures archaïque qui est resté le même depuis que le Canada a été violemment séparé de la mère-patrie par le traité de Paris.

Toute la haute société à Québec est française. En l'absence même du langage, la courtoisie et l'urbanité des manières le prouveraient assez.

A Montmorency, à Beauport, dans d'autres villages encore, nous avons engagé la conversation avec les habitants; c'est un plaisir de les entretenir et d'entendre ce bon français prononcé sans patois aucun, et même légèrement, mais avec une tournure archaïque très curieuse : "Vous virez de ce côté" pour "vous tournez," et mille autres expressions dont le souvenir ne m'est pas resté.

Quant au niveau intellectuel de nos populations, voici quelle est à ce sujet l'opinion de M. Oscar Comettant :

L'activité intellectuelle n'est pas moindre que l'activité manuelle au Canada. Si le Canada anglais est mieux fourni que le Canada français en école élémentaires, en revanche, celui-ci est supérieur pour le haut enseignement. Aussi, rien n'est-il plus rare qu'un Canadien ne sachant pas lire. Quand donc, sous ce rapport, la France sera-t-elle aussi avancée que notre ancienne colonie.

Il est bien connu, comme le constatent les auteurs que nous venons de citer, que les Canadiens-français ignorent ce que c'est que le patois ou le jargon, et qu'ils ont conservé intacte la langue du dix-septième siècle, à travers un siècle de domination étrangère. Une bonne moitié de la population des campagnes, en France, ne parle que le patois et n'entend pas le français. Ici, il n'y a pas un de nos habitants qui ne puisse suivre et comprendre le discours ou le sermon le plus acadé-

mique. Ils pèchent contre la grammaire, mais ils parlent français, et comme le disait un autre voyageur de distinction, le dernier d'entre eux serait en état de servir comme témoin devant n'importe quel tribunal de France, au rebours de nombre de paysans français dont il faut interpréter le langage lorsqu'ils ont à paraître dans une cour de justice.

Quant aux innovations, aux créations forcées de mots, aux traductions, nous avons tout aussi bien le droit d'en faire que nos cousins de la mère-patrie. Il s'agit seulement de les bien faire, et nous y arrivons parfois, comme l'admet M. E. Chevalier dans le passage qui suit :

L'application de la vapeur à la locomotion est une découverte des Américains. Ils ont donné aux voitures employées sur les lignes de chemin de fer le nom de *waggon* qui appartient à leur idiome. Pour traduire ce mot les Français avaient le correspondant *char*. Les Canadiens l'ont adopté sur le champ et, par une bizarrerie singulière, les habitants de la France lui ont préféré l'anglicisme *waggon*. Ils s'en servent si bien que si, vous trouvant sur le territoire français, vous disiez : *Je vais monter dans les chars* ou : *Je prendrai les chars*, personne ne vous comprendrait. Au Canada on a aussi, et avec raison traduit le mot *rail* par *lisse*; en France le mot *rail*, est passé dans la langue, etc.

Dans le même ouvrage, nous trouvons aussi le chapitre suivant, que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs :

Qui dit nationalité canadienne dit langue française et la langue française est en train de planter des racines indestructibles dans toute l'Amérique.

Quelques personnes bien pensantes d'ailleurs, s'écrieront : cela est fort beau; mais vous conviendrez que les Français d'Amérique ne parlent ni n'écrivent grammaticalement le français. Leur langage est frelaté, abondant en archaïsmes et en anglicismes. A cela qu'on ne permette d'opposer quelques considérations que je faisais en 1855, dans un article bibliographique :

"Quoique le domaine de l'impression soit occupé par deux races distinctes, qui chacune instinctivement, involontairement peut-être cherche à supplanter sa rivale, toutes deux s'attachent à leur caractère typique et résistent aux influences immédiates. Cette lutte sourde, s'accomplit toutefois au bénéfice de l'île dans la traduction verbale ou graphique reçoit à chaque instant une énergie et une étendue étonnantes. Il est certain qu'ici nous avons pour nous enoncer des mots plus nombreux, plus concis, plus techniques qu'on n'en a à Londres ou à Paris.

"En dépit des puristes, nous ne craignons pas de dire que l'idiome vernaculaire, au Canada, tout altéré qu'il paraisse, a, sur les langues vierges un avantage marqué : il formule plus brièvement et plus exactement. Or, comme la linguistique n'est pas, quoiqu'on dise ou qu'on fasse, douée d'immuabilité; comme la progression est une loi universelle, nous ne saurions blâmer les emprunts indispensables qui se font de temps en temps des langues sœurs. Quand ils sont judicieux, l'usage ne tarde guère à leur donner des lettres de crédit; et quand ils sont vicieux, un ostracisme a promptement fait justice de leur instruction. Certes, on ne peut s'empêcher d'admirer ceux qui, drapés dans le manteau de la règle consentie, repoussent tout ce qui est en dehors :—ces gens-là témoignent d'un grand courage, mais aussi d'un profond aveuglement. Ne semble-t-il pas qu'ils fouettent les flots courroucés dans l'espoir de les calmer? Ne laissent-ils point gâter l'essence de votre langue, mais n'avez pas peur de l'enrichir de parfums exotiques, surtout quand vous y pouvez verser une expression concrète. Et ce que la synthèse n'est pas le but commun où nous entraine, à défaut de nos aspirations, la force des événements!"

M'appuyant de faits, pour démontrer que notre langue peut, sans commettre d'infidélités condamnables, accepter des caresses étrangères, j'ajoutais, dans le même article, à propos d'un *Dictionnaire des Barbarismes canadiens* :

"Nous voulons bien que les langues se prêtent leurs joyaux, mais nous nous opposons et nous nous opposerons de toutes nos forces à ce qu'elles s'escroquent leur clinquant. Concé-